

L'Intrepide

AVENTURES • SPORTS • VOYAGES

LE RHINOCÉROS AVEUGLE



Je décochai un formidable coup de pied à l'animal. (Lire page 6.)

LES GRANDES CHASSES

LE RHINOCÉROS AVEUGLE

* * *

C'est tout dernièrement que je rencontraï sur le trottoir du boulevard de la Madeleine mon ami Oscar Geindre que je n'avais vu depuis plus de dix-huit mois. Il avait le teint jauni, les traits tirés d'un convalescent à peine sorti de l'hôpital.

— Eh ! quoi lui dis-je auriez-vous été malade ?

— Pis que cela !

— Mais encore.

— Je reviens de l'Afrique du Sud, mon cher, où durant une année j'ai pu me livrer à ma passion de la chasse, la vraie, à satiété !

— Mais je ne vois là rien qui...

— Si, répliqua Geindre avec une flamme sombre dans



Le monstre se lança sur moi.

le regard. Si, et j'aurais préféré une bonne maladie, qui mette mes jours en danger, à la perte de mes illusions. Jamais plus je ne chasserai...

— Expliquez-vous, mon cher.

— Très simple, comme vous allez voir. Je ne connaissais l'Afrique du Sud que par mes lectures mais c'est en réalité une contrée beaucoup plus belle encore que ne l'ont décrite ceux qui l'ont visitée. C'est le paradis des chasseurs, et la Rhodésie, par exemple, qui est aussi grande que l'Allemagne et la France réunies, n'est qu'une vaste réserve de gibier. La meilleure époque pour s'y rendre lorsqu'on veut chasser est le début du mois de juillet qui correspond là-bas, dans l'autre hémisphère, au commencement de notre hiver, car depuis cette date jusqu'à la fin de novembre le gibier sort en quête de jeune gazon et le pays est très sain malgré les moustiques qui me paraissent avoir une prédilection certaine pour la peau des Blancs :

A l'exception de l'éléphant, de la girafe et du rhinocéros qui ne peuvent être tués dans la zone de la mouche tsé-tsé, les permis pour tout gibier ne coûtent guère plus d'une cinquantaine de livres, ce qui n'est pas exagéré en raison des coups de fusil auxquels ils donnent droit.

Je vous fais grâce, mon cher, du tableau détaillé de mes chasses : water-buck ou chevreuils aquatiques, quelques superbes antilopes, chevreuils Koodoo, des flamants roses, deux hippopotames, etc... etc... J'étais le plus heureux des hommes, trop heureux même car la guigne me guettait.

Je me trouvais à ce moment-là dans la vallée de Luangwa où les rhinocéros abondent et où, comme je vous l'ai dit précédemment, on ne doit pas les tirer. Respectueux des ordres du gouvernement, je me gardai bien du violent désir que j'éprouvais de mettre en joue un de ces pachydermes chaque fois que j'en apercevais un, lorsqu'un jour, peu avant le coucher du soleil, je me trouvai soudain presque face à face avec un grand rhinocéros noir qui me regardait placidement, en apparence du moins, en secouant sa petite queue d'un air négligent.

L'animal n'était pas à cinquante pas de moi quand, tout à coup, il commença à s'agiter en levant et en abaissant la tête tandis que ses petits yeux méchants clignaient de rage.

Cas de légitime défense, n'est-ce pas ? Au diable les instructions du gouvernement de la province ! Je n'avais qu'un moyen de prévenir l'attaque certaine du rhinocéros, c'était de tirer : ce que je fis, mais ma balle blessa seulement le monstre au lieu de l'abattre, et fou de rage, il se lança sur moi. Sans l'attendre, je fis demi-tour et partis d'une course folle, me dirigeant vers un gros arbre où j'espérais trouver un refuge. J'entendais dans mon dos les ronflements de rage du pachyderme dont la blessure, heureusement pour moi, ralentissait l'allure.

Et puis voilà que, toujours courant, je trébuchai et faillis tomber tandis que le terrain se déroba sous mes pas : j'étais dans un marécage, au milieu duquel s'élevait l'arbre vers quoi tendaient tous mes efforts. Tant pis ! Il y allait de ma vie et je courus encore en pataugeant dans l'eau qui me montait jusqu'aux mollets. Enfin, je pus saisir une grosse branche qui s'étendait au-dessus de moi et, en accomplissant un rétablissement rapide, je grimpai sur l'arbre ; mais pour comble de malheur, je fis un faux mouvement et ma carabine tomba dans l'eau.

Il m'était impossible d'aller la repêcher car déjà le rhinocéros soufflant et grondant était au-dessous de moi.

Que faire ? Pouvais-je rester ainsi éternellement sur ce perchoir ? Inutile de vous dire que les deux nègres qui m'accompagnaient avaient depuis longtemps pris la poudre d'escampette et, persuadés sans doute que je n'en sortirais pas vivant, se partageaient à cette heure le contenu de mes bagages.

Je vis la nuit envahir la plaine et la lune monter dans le ciel. Debout dans le marais, juste au-dessous de moi, le rhinocéros, immobile, attendait patiemment. Quoi ? Que je tombe sans doute pour pouvoir m'éventrer de ses deux cornes et assouvir ainsi sa vengeance.

Désarmé, n'ayant même pas emporté le revolver qui d'habitude ne quittait jamais ma ceinture, je me demandais bien comment j'arriverais à sortir de ce mauvais pas et je maudissais la fatalité qui m'avait mis en présence du pachyderme dont j'apercevais le museau de brute à moins d'un mètre au-dessous de moi.

Je n'avais pour me défendre que mon couteau de chasse, notoirement insuffisant pour me permettre de me débarrasser de mon ennemi.

Vers minuit, cependant, alors que de tous côtés s'élevait le sinistre concert des crapauds-bœufs, une idée me vint, folle peut-être, mais dont l'exécution pouvait seule me tirer de là.

Avec ma ceinture de cuir et la courroie de ma jumelle, j'attachai très solidement mon couteau après ma botte droite de façon à ce que la lame dépassât le talon de toute sa longueur. Puis, avec le plus de précaution possible, je me plaçai juste au-dessus de la tête du rhinocéros. Solidement eramponné à ma branche, je décochai alors un formidable coup de pied à l'animal qui poussa un rugissement terrible. Je lui avais crevé un œil !

Fou de rage, la brute se rua sur l'arbre qu'il laboura de ses cornes mais en vain, mon perchoir tenait bon et je fus assez

heureux pour pouvoir assener de nouveaux coups à mon adversaire. Un peu avant l'aube je réussis même à l'aveugler complètement, mais je n'en pouvais plus, j'étais à bout de forces...

Mon rhinocéros, privé de lumière, poussait maintenant de sourds gémissements de douleur : ce n'était plus une bête déchaînée, furieuse, mais un pauvre animal ne comprenant rien à son malheur.

En titubant, il s'éloigna et je le vis trébucher dans les foudrières, se cogner aux arbres qu'il ne pouvait éviter.

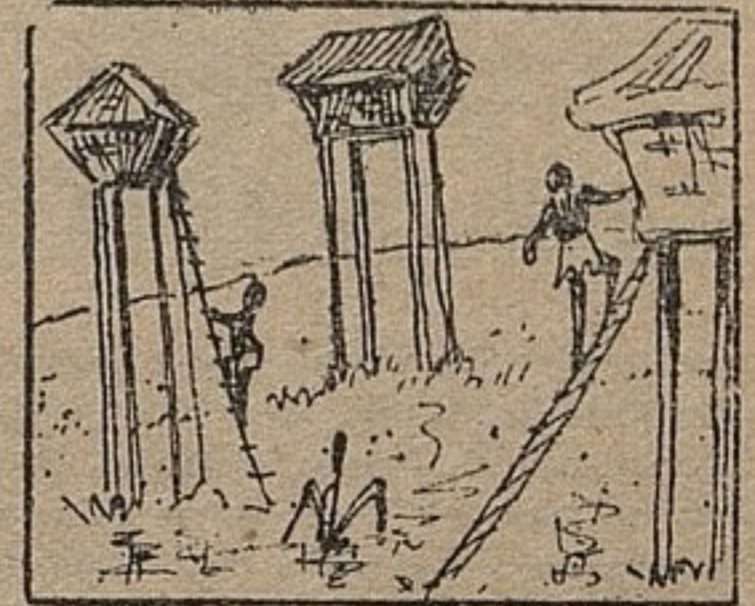
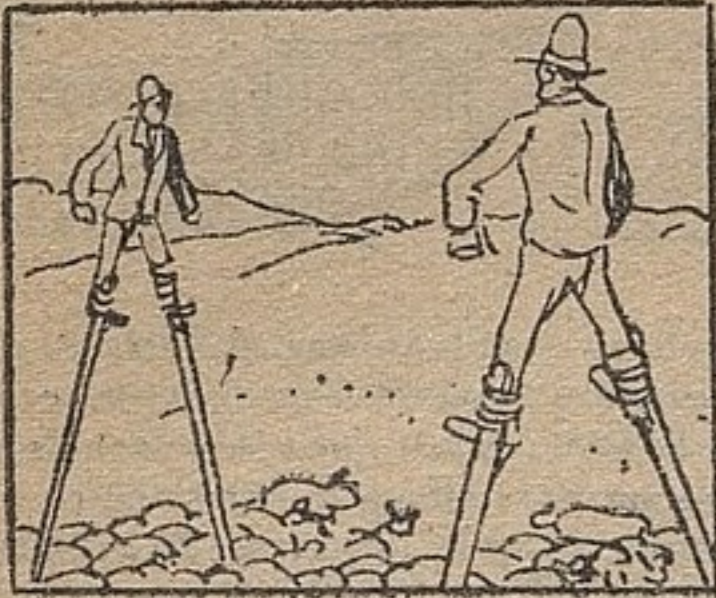
Mon cœur se serra... J'avais pitié de mon adversaire,

il me semblait que j'avais commis une mauvaise action, une lâcheté...

Le jour même, je reçus l'hospitalité dans la ferme d'un Afrikander qui dans son auto me conduisit à Delazoa. Il y avait en rade un vapeur allemand en partance pour l'Europe. Je n'hésitai pas, je pris place à bord et me voilà à Paris depuis plus d'une semaine, dégoûté à jamais de la chasse, dégoûté de tout aussi, car si je ne chasse plus, que ferai-je, moi, sur cette terre ?

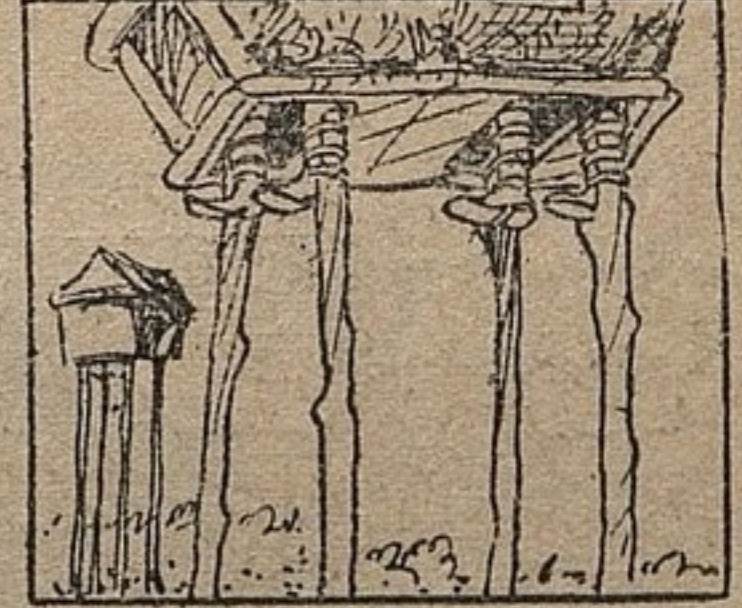
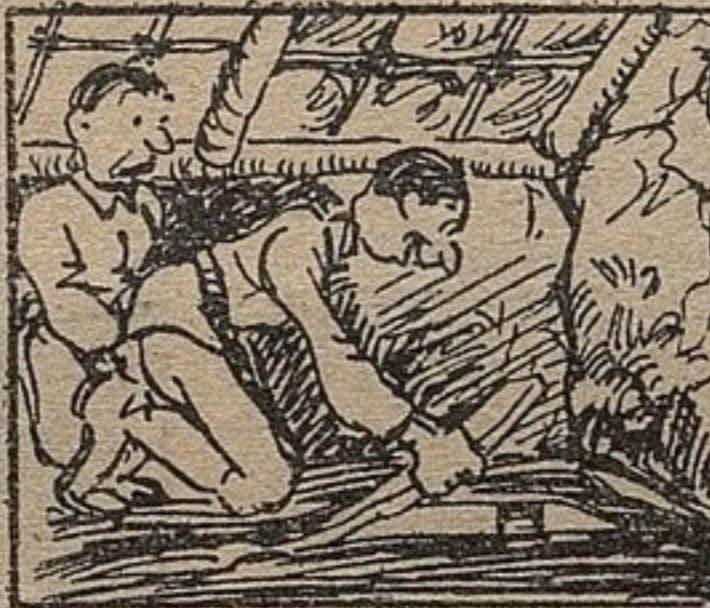
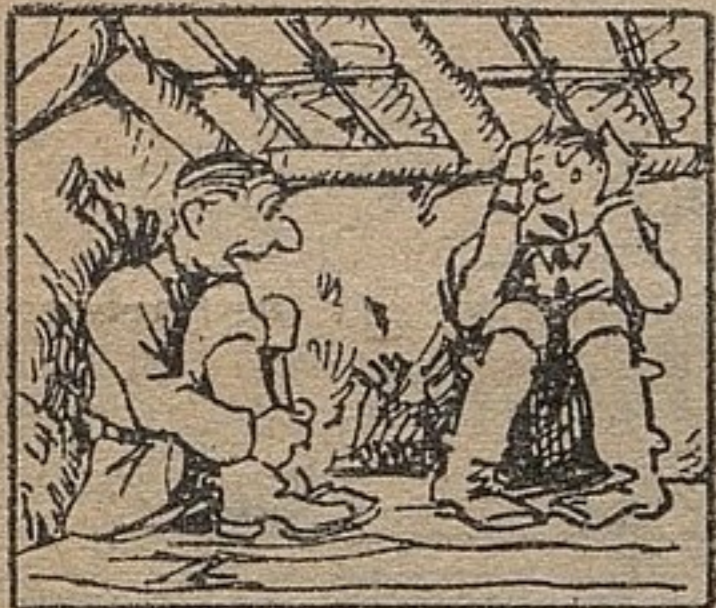
ULRICH DE NOIX.

LA CABANE LACUSTRE



Pierre et Jacques étaient deux anciens bergers landais qui, las de leur vie monotone, s'étaient rendus en Afrique centrale pour chasser les fauves. Or, ils parcouraient un jour l'une des régions les plus marécageuses de la colonie lorsqu'ils furent cernés par des nègres anthropophages qui les délestèrent de leurs armes et les ligotèrent. Pierre et Jacques eurent l'impression que leurs heures étaient comptées et regrettèrent infiniment leurs landes où ils n'avaient aucun danger à courir, si ce n'était de tomber

du haut de leurs échasses et de se blesser légèrement. Ils furent conduits vers des cases haut perchées puis emprisonnés dans l'une de ces cases. « Nous voilà dans de beaux draps ! exhala Pierre, amèrement. Quelle triste perspective que celle d'être dévorés par ces ignobles cannibales ! — Il nous faudrait pourtant essayer de prendre la fuite, répondit Jacques. — C'est très facile à dire, mais impossible à réaliser, car ces vilains moricauds auront bien vite fait de nous rattraper ! » C'est alors que Jacques



fut hanté d'une inspiration géniale : « J'ai trouvé le truc, dit-il. Nous allons faire marcher notre case. — Comment ? — Rien de plus simple : les pilotis vont devenir pour nous des échasses. — Extraordinaire, ton idée, camarade. Alors, travaillons dare dare à notre salut ! » Les deux amis arrachèrent quelques planches mal clouées, se servirent de leurs ceintures pour fixer à leurs tibias les pilotis enfoncés dans la terre, et procédèrent à une opération malaisée. Il s'agissait de dégager du sol boueux ces échasses impro-

visées. Ils y réussirent après de longs et patients efforts, puis se mirent lentement en marche. Un nègre vit la case s'éloigner et jeta l'alarme, mais il était trop tard. Pierre et Jacques auraient assommé le nègre qui se serait avisé d'intervenir pour empêcher la maison d'avancer. Ayant marché toute la nuit, Pierre et Jacques réussirent à gagner une région où ils pouvaient se considérer comme hors d'atteinte. Tous les deux décidèrent alors de ne pas renouveler l'aventure et de retourner dans leur pays par le plus

DEMANDEZ :



3.000 lignes de lectures inédites. Nombreuses nouvelles dramatiques et comiques, Histoires en images, illustrations, etc.

EN VENTE PARTOUT : 1 franc.

Envoi franco contre la somme de 1 franc pour la France (Etranger 1 fr. 25), adressée à l'Ad. de La Jeune France, 43, rue de Dunkerque, Paris-X°.

Aucun envoi contre remboursement



prochain paquebot. « Plutôt garder les moutons que de chasser les fauves, s'écria Pierre. — Et plutôt manger tout notre troupeau que d'être mangé par des cannibales ! » conclut Jacques.

DEMANDEZ PARTOUT :

LE CAHIER JUNIOR

et son histoire complète.

Pas plus cher que les autres cahiers.

RADIO-GUIGNOL

d'ALPHONSE CROZIERE

créé par

BILBOQUET

"RADIO-PARIS"



RECUEIL DE SAYNETES

d'ALPHONSE CROZIERE,

créées par BILBOQUET à Radio-Paris.

EN VENTE PARTOUT : 4 FRANCS.

Envoi franco contre la somme de 4 francs pour la France (Etranger 5 francs), adressée à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris-10°.